

pour tout le monde. Pieds douloureux, tempes bourdonnantes. Nous souffrions tous de la soif; l'humidité de l'air comme la transpiration de nos corps nous trempaient entièrement.

Nous avons marché environ 25 kilomètres, en souffrant énormément. Gus semblait bien le plus à plaindre. Il titubait, jurait, gémissait :

— On n'en sortira jamais.

Il tombait tous les 100 mètres et personne n'avait envie de rire. La soif devenait une torture et nous avons essayé de la calmer en buvant l'eau des lianes.

Vers 4 heures de l'après-midi, je fis arrêter la colonne dans une clairière. On ne voyait même pas le ciel. Seule une lumière, tamisée par la lourde végétation, nous éclairait faiblement. Je trouvais, comme tout le monde, cette pénombre insolite et presque inquiétante.

Les Léopards n'ont jamais été aussi épuisés. Le pantalon déchiré, la chemise en lambeaux, ils se laissent tomber à terre, incapables d'esquisser le moindre geste. Je les oblige à se disposer en formation de protection et les autorise à prendre quelque nourriture. Quel repas léger : une boîte de sardines et c'est tout. Ils trouvent des bananes dans la forêt et boivent des cubes Oxo et du Nescafé.

Par radio, je parviens à entrer en liaison avec Norman et je lui donne mes instructions :

— Pour Christian : installer le bac à Yumbi sur la rivière Lowa. Pour vous : faire mouvement sur Yumbi et attendre nouvelle liaison.

Sauf les sentinelles, les hommes dorment déjà, au creux de l'immense forêt. Je sens une terrible fatigue qui s'empare de tous mes membres. Cette chaleur humide est vraiment atroce.

Nous nous levons à 5 heures du matin. Dans ce genre d'opération de surprise, il ne faut jamais perdre de temps. Tout de suite, nous retrouvons l'enfer, avec les premiers kilomètres. Tous les muscles font mal et on ne compte plus les courbatures. Le sol boueux colle à nos pieds et les chaussures s'alourdissent à chaque pas.

Peu à peu, nous nous installons dans notre calvaire et nous nous habituons à la fatigue. Il faut marcher bon

trava et respecter les distances. La boussole permet de nous repérer dans cette forêt épouvantable.

Frappés par l'installation du bac à Yumbi, et l'arrivée du convoi de Norman, les rebelles ne se doutaient certainement pas de cette progression sur leurs arrières. Nous avions leur tomber dessus par surprise et les frapper dans le dos. En attendant, il faut marcher.

Je marche, la tête lourde. Mille idées, parfois joyeuses, parfois anxieuses se croisent sous mon crâne. Ce doit être la fatigue qui provoque toutes ces images. La piste devient de plus en plus dure et il faut l'ouvrir à la machette. Sans arrêt, nous devons enjamber des obstacles, ramper sous des troncs d'arbres, franchir des fossés, nous baisser, nous relever. Et marcher, toujours marcher. Nous avons fait près de 30 kilomètres hier. Ceux d'aujourd'hui sont encore plus pénibles.

Toute cette végétation nous oppresse. Comment ne pas penser que rien ici n'a bougé depuis la création du monde?

Mais la fatigue, encore et toujours, chasse toutes les pensées. Nos charges deviennent lourdes. Les courroies secotent les épaules. Le sac meurtrit les reins. Les vêtements, trempés, collent au corps. La gourde pèse sur la hanche. Et puis ce fusil, plus précieux que tout, que l'on passe d'une main dans l'autre ou que l'on porte à la bretelle, le bois de la crosse sous le coude. Perdue au fond de la forêt vierge, nous sommes d'abord et avant tout des soldats, des hommes qui vont se battre.

Cette progression est interminable : 35 kilomètres environ. Dix de plus qu'hier. Misère!

Enfin, voici la clairière du soir. Il est 3 h 30 de l'après-midi et nous avons marché sans arrêt depuis 5 heures du matin.

Repos rapide, repas frugal et sommeil lourd. Mais avant, le plus important : l'entretien des armes.

Je réunis mes cadres pour donner les ordres du lendemain. L'adjudant Pierre, chef du peloton A 2, et l'adjudant Mululua, chef du peloton B 1, m'écoutent :

— Nous allons aboutir dans un village sur la route d'Obokoté, 1 kilomètre environ du pont de la Lubutu. Pierre prendra le pont et Mululua le village. J'observerai la prise du village et sa mise en défensive. Puis j'irai



vers le pont, où le peloton de Pierre restera et attendra sa relève pour le lendemain.

Mes deux chefs de peloton ont bien compris mes ordres. Il me reste à prendre la liaison radio avec Norman. Les nouvelles qu'il me donne sont excellentes.

— Tout est prêt à Yumbi. Les rebelles nous tirent dessus.

— Parfait... Ils ne se doutent pas de ce qui va leur tomber sur le dos.

— A quelle heure, comptez-vous arriver?

— Vers 16 heures.

Le lendemain, nous nous levons encore plus tôt, 4 heures du matin. Et nous retrouvons aussitôt les fatigues de la veille. Mais l'espérance du prochain combat nous donne une énergie accrue.

La forêt devient pourtant de plus en plus dense. Pas un rayon de soleil ne peut pénétrer à travers le feuillage. Nous sommes écrasés par ses arbres immenses aux troncs gigantesques. Les lianes et la boue semblent vouloir nous retenir prisonniers et il faut sans cesse traverser des rivières qui coupent la piste. La forêt vierge se défend.

Nous finissons quand même par approcher du but et ralentissons la marche.

Nous voici à l'extrémité du village, près d'une chapelle. Le pont est en vue.

Mais il y a du monde! C'est une réunion de chefs.

— A toi, Mululua!

L'adjutant et son peloton prennent le village en deux ou trois mouvements et l'occupent solidement. Le pauvre Gus veut les suivre mais trouve le moyen de se caser la figure sur une petite termitière. Les rebelles ont pris la fuite.

Pierre et son peloton ont progressé vers le pont et s'en emparent sans difficulté. Ils vont y rester pour attendre la relève. Je leur confie tous les vivres qui nous restent et pars rejoindre Mululua.

— On va vers la Lowa et Yumbi.  
Enfin une légère résistance rebelle. Plus ils tirent, moins ils visent. Mais pour faire du bruit, ils font du bruit! Nous économisons nos munitions et les réser-

vous pour les plus hargneux des Simbas qui se font descendre. Les survivants s'enfuient en forêt, vers Lowa. Ils ont senti le piège...

Nous arrivons à l'emplacement du bac. Norman nous montre les embarcations prévues, avec deux sections. Elles prennent position sur notre rive. L'opération est terminée pour nous.

Nous sommes rentrés à Yumbi tandis que Norman relevait le peloton de Pierre.

Puis, nous avons tous pris un repos bien mérité. Grâce à notre manœuvre hardie et à notre marche harassante, le plan des rebelles avait été déjoué et le pont sur la Lubutu vers Obokoté restait intact.

Les agents de la Symétain de Punia se déplacèrent pour nous féliciter. Ils avaient eu l'idée d'apporter quelques bonnes bouteilles avec eux. Nous n'aspirions qu'à dormir mais il fallut organiser un dîner. Quelle fête!

L'opération s'était déroulée sans aucune perte. Même pas un blessé.

En se couchant, le soleil embrasa le ciel. Comme nous étions heureux de le retrouver, après cette marche dans la forêt où le plus pénible avait peut-être été la pénombre!

Il disparut derrière l'horizon et les étoiles, une à une, s'allumèrent dans un ciel magnifique.

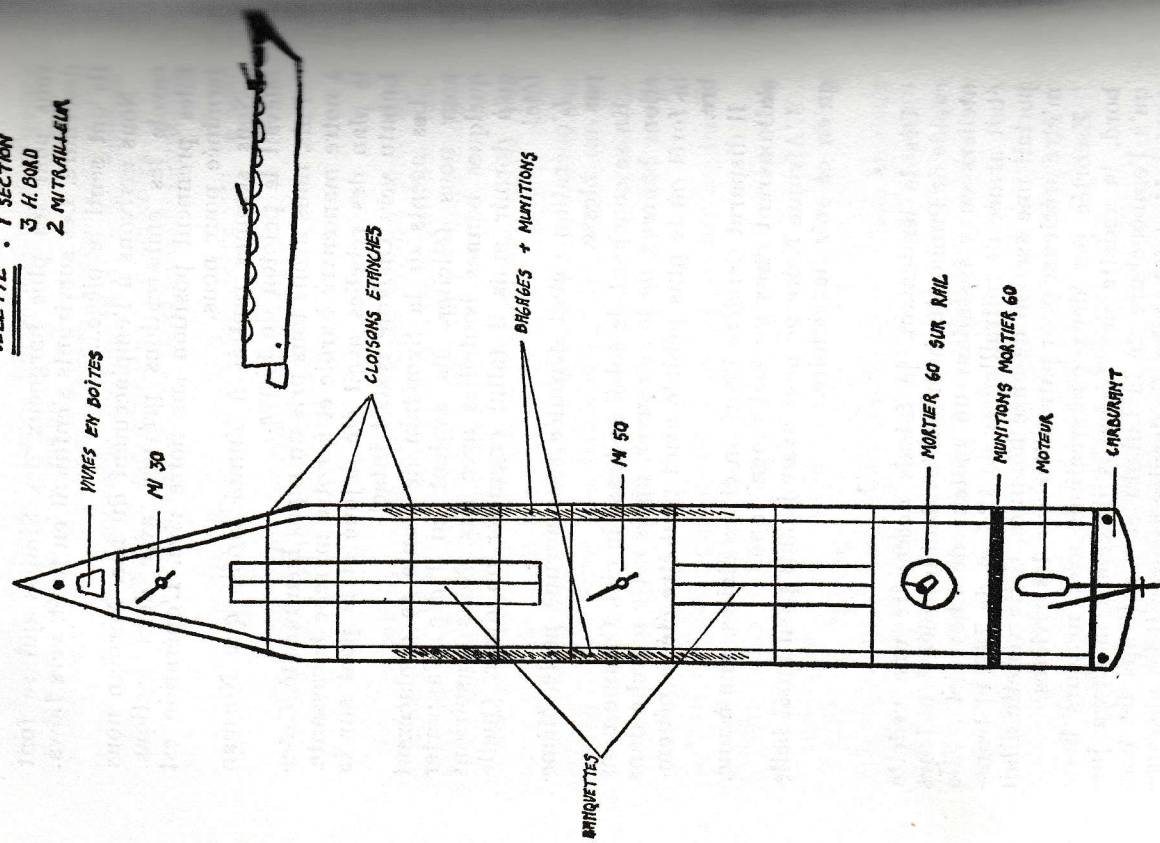
L'Afrique Noire ne nous avait jamais paru aussi belle qu'en ce soir de victoire.

Dès le lendemain, je faisais descendre une vedette rapide de Punia. Mes hommes l'avaient bricolée dans leurs ateliers en y installant un moteur de Chevrolet... Elle était armée de mitrailleuses de 12,7 et de 7,62 et transportait une section de onze hommes. Cette vedette allait être précieuse pour patrouiller sur les rivières.

Escortée par deux embarcations avec moteurs hors-bord, la vedette des Léopards descendit la Lowa jusqu'à l'embouchure de la Lubutu et y rattrapa les bacs de Yumbi et d'Angoka. Ce dernier assurait les passages à Yumbi, quant à l'autre il demandait quelques réparations.



VEDETTE : 1 SECTION  
3 H. BOND  
2 MITRAILLEUR



VITESSE : 35 KM HEURE

Je discutai avec Norman du plan de la prochaine opération.

Nous attaquerons vers Obokoté et Lubutu. Mais les hommes ont encore besoin de se reposer.

De toute façon, il ne manque pas de travail ici... Les mines continuaient d'attendre l'ouverture du port de Lova pour se remettre au travail, mais déjà la population avait regagné les villages. Le chef Bukamu avait organisé l'administration régionale. Rien ne manquait, ni les tribunaux indigènes ni les équipes de contrebandiers. Les routes restaient toujours mon gros souci. Je voulais des liaisons impeccables.

Mon fidèle adjoint Michel se trouvait une fois encore responsable de l'arrière et supervisait tous les travaux. Comme d'habitude, le garage ne chômait pas. Mes mécaniciens, aidés par des civils, avaient entrepris la réparation des véhicules récupérés le long des axes routiers. J'aimais voir comment ils fabriquaient un camion quel neuf avec plusieurs épaves.

Punta et ses environs me paraissaient désormais pacifiés. Nous pouvions pousser plus loin notre offensive.

Ce fut le 14 août que nous commençâmes l'opération en direction d'Obokoté et Lubutu. La colonne passa le lac et se forma sur l'autre rive. J'avais pris les deux pelotons opérationnels B 1 et A 2. Je les estimais les meilleurs de tous et je les employais au maximum. Chefs et soldats préférèrent travailler dans une absolue confiance mutuelle. Ce fut toujours la règle au Bataillon Léopard.

Un troisième peloton restait en alerte à Yumbi. Quant au peloton C 1 de Kawélé, il remplaça le peloton A 2 de Pierre sur le pont de Lubutu.

Vers 9 heures du matin, le convoi se trouva prêt à partir. Nous emportions des matériaux pour construire des ponts et même de la main-d'œuvre indigène. Le matériel de dépannage et de remorquage ne manquait pas.

La colonne se mit en marche et, après le pont de la Lubutu, un des pelotons progressa à pied. J'expliquai ma prudence :

— Les Simbas ont l'habitude de tendre des embusca-



des un peu derrière la limite habituelle de nos patrouilles. Il vaut mieux endurer des fatigues que de subir des pertes.

Une dizaine de kilomètres après avoir passé le pont, je donnai l'ordre d'embarquer à nouveau dans les véhicules et de progresser en roulant.

Il n'y eut aucune résistance rebelle. J'étais même surpris de trouver la route assez bonne et surtout les ponts intacts.

Vers 3 heures de l'après-midi, nous sommes arrivés au carrefour d'Obokoté. Nous devons y bivouaquer, mais je fis auparavant pousser des patrouilles de deux heures sur les axes Obokoté-Kirundu et Obokoté-Lubutu. Rien à signaler. Pas de traces de rebelles, si ce n'est des véhicules abandonnés. Une de mes patrouilles avait récupéré un camion pick-up Dodge de 500 kilos en très bon état. Je le fis charger sur un camion et l'expédiai vers Yumbi, sous la protection de deux jeeps de reconnaissance.

J'obtins la liaison radio avec Michel et lui demandai de préparer le peloton A 1 de Pambis pour venir nous relever et occuper Obokoté. Ils n'avaient qu'à remonter avec le camion et les deux jeeps dès le lendemain.

Obokoté est un carrefour important et il me paraissait important de le tenir solidement. Le poste territorial protégé autrefois ce centre agricole doublé d'un centre commercial. On y trouve une importante station de l'I. N. E. A. C., une plantation de citronnelle, la seule du Congo, dont le propriétaire était venu avec nous, et une plantation de café appartenant à un Portugais. Obokoté me paraissait vraiment une jolie région que l'on aurait plaisir à remettre en valeur.

Une journée fut nécessaire pour installer dans les plantations les troupes qui nous relevaient et nous permettaient ainsi de continuer notre progression vers le Nord.

Le 16 août, nous reprîmes notre marche sur Lubutu. A pied d'abord, puis sur véhicules. La route paraissait moins bonne que l'avant-veille. Sept kilomètres avant

Obokoté, nous sommes arrêtés au bord d'une rivière. Les véhicules en se repliant ont mis le feu au pont.

Cela date de ce matin.

Out, mais les poutres n'ont pas brûlé. Il suffit de remettre un nouveau platelage.

Je jugeai plus prudent, après avoir franchi ce dernier obstacle, de continuer la progression à pied.

Nous sommes arrivés à Lubutu vers 10 heures du matin. Nous n'avions rencontré aucune résistance. Les véhicules ont fui, laissant le poste dans un état de saleté épouvantable.

Mais nous sommes installés, sans plus de façon, dans le cantonnement des rebelles et avons mis aussitôt Lubutu en défensive. Les deux pelotons envoyèrent des sections en patrouille sur les axes routiers vers Stanleyville et vers Bitulé. Partout se trouvaient des véhicules abandonnés.

Nous devions en récupérer plus de soixante qui avaient été abandonnés par les colonnes Lima 1 et Lima 2 lors de leur avance sur Stanleyville l'année précédente. La plupart étaient tombés en panne par simple manque d'huile. Nos camarades auraient pu y penser lors de leur progression de 2 500 kilomètres!

Parfois, les rebelles avaient caché ces camions presque intacts en forêt, à 2 ou 3 kilomètres de la piste.

Les hommes du dépannage et du remorquage ne manquaient pas de besogne et un long convoi de véhicules récupérés se forma sur les bas-côtés de la route d'Obokoté. J'étais bien décidé à ne jamais les rendre à ceux qui les avaient laissés sur les pistes ou en forêt. De là date sans doute ma réputation de « voleur de véhicules ».

Près de l'ancien hôpital, j'avais fait installer mon poste de commandement et la radio; mon boy s'affairait dans une épuisante chasse à toutes espèces d'insectes, mouches et moustiques...

Dès le début de l'après-midi, Lubutu avait changé d'aspect. Mes Léopards savaient s'installer. Les uns montaient la garde et d'autres préparaient le cantonnement. J'entrai en communication radio avec Yumbi et demandai le ravitaillement normal en vivres.

Je demandai aussi le renfort d'un peloton du 7<sup>e</sup> Codo se trouvant en garnison à Kailo, à la frontière de l'ex-



zone rouge que nous venions de pacifier. Ces Katangala désiraient tous servir sous mes ordres. Mais on ne voulait pas leur permettre de rejoindre le Bataillon Léopard, et l'A. N. C. préféra les voir mourir de faim à Shubunda où le 7<sup>e</sup> Codo fut bientôt réduit à deux uniques pelotons, obligés de se ravitailler à pied.

-:-

Le jour même de la prise de Lubutu, la population commença à sortir des forêts. La joie se lisait sur tous les visages; on clignait les yeux à la lumière du jour retrouvé.

Par groupes, les indigènes se dirigeaient en ondulant vers les maisons des cités et les cases des villages. Toute la région entre Obokoté et Lubutu allait reprendre vie. Il ne fallait pas perdre de temps pour les remettre au travail. A commencer par le nettoyage des ordures rebelles.

Une femme noire demanda à me voir :

— J'étais la ménagère d'un ancien colon. J'ai été obligée de prendre la fuite devant les rebelles. Mais j'en connais beaucoup.

Elle allait m'être précieuse pour découvrir les suspects parmi les civils revenus à Lubutu. Les premiers prisonniers furent affectés, bien entendu, aux corvées de nettoyage. Le poste, les bureaux, le garage, les charpenteries, la prison, tout devait être à nouveau impeccable.

Le silence des rebelles me paraissait quand même une énigme.

— Tu leur fais peur, me répétaient les Noirs, libérés du cauchemar de l'occupation des Simbas.

Il est vrai que mes attaques incessantes, par-devant et par-derrière, devaient les terroriser. Ils ne pouvaient plus y faire face et, à leur tour, avaient trouvé refuge dans les forêts.

Ils se cachaient maintenant entre Lubutu et Stanleyville. Nous nous trouvions maintenant à 250 kilomètres de la capitale de la Province-Orientale.

Le Nord-Maniéma n'appartenait plus aux rebelles.

## PROGRESSION VERS LE FLEUVE

*Lubutu renait à la vie.*

*Le lieutenant Norman s'installe dans le Nord-Maniéma. Visite de Koué et occupation par les Katangais du 7<sup>e</sup> Codo.*

*Nous atteignons le fleuve à Lova.*

*La remise en état du port.*

*Pas de vie matérielle sans souffle spirituel... Un festin en plein air avant de quitter Punia pour Yumbi.*

*Le lieutenant Raymond et les anciens du « Codoki » viennent renforcer le Bataillon Léopard.*

*Vers Kirundu par le fleuve, la forêt et la piste.*

*Tout le Maniéma entre nos mains.*

Lubutu prenait un nouveau visage. Le poste ressemblait à une ruche en pleine activité. Mes « Léopards-abelles » s'affairaient, circulaient, travaillaient... Depuis la prise de la bourgade, ils n'arrêtaient pas un instant.

La population se montrait enthousiaste et sa joie devenait notre plus belle récompense. Les dons de tout genre affluaient : des œufs, des fruits et même des poules. Tout ce qu'ils possédaient, il le déposaient à nos pieds.

J'étais très touché de leur reconnaissance. Cette attitude constituait un véritable plébiscite en notre faveur et je devinais ce qu'ils avaient dû souffrir du temps des rebelles pour nous accueillir de la sorte.

Je tenais à payer tout ce qu'ils nous apportaient. Il fallait absolument les arracher à la misère. A la mala-



die aussi. Les enfants surtout se trouvaient très affaiblis.

Tous ces pauvres gens manquaient de soins. Dans le combat que nous menions, les médicaments me semblaient aussi précieux que les munitions. Il n'aurait servi à rien de chasser la terreur si nous ne parvenions pas à faire naître l'amour.

J'installai deux infirmiers militaires à l'hôpital et ils eurent bientôt beaucoup de travail. Des infirmières indigènes devaient venir prendre leur relève, mais elles se trouvaient encore retardées en forêt.

Je n'avais jamais vu une situation sanitaire aussi déplorable. Tous ces pauvres gens se trouvaient dans un état évident de sous-alimentation.

Lors de la liaison radio, mon fidèle Michel, toujours attentif aux problèmes de logistique, m'annonça que le 7° Codo se trouvait prêt et qu'il apporterait des vivres.

J'envoyai immédiatement deux jeeps de reconnaissance pour escorter le convoi du lendemain. Je dirigeai également vers le Sud un camion remorque qui traînait deux véhicules épaves rebelles et en transportait un autre. Mes mécaniciens ne manqueraient pas de travail au garage de Punia...

Une fois encore, je pouvais me féliciter de la parfaite organisation du 10° Codo, où chacun connaissait bien sa besogne mais n'hésitait pas pour autant à prendre des initiatives.

Je pouvais vraiment être satisfait de mes Léopards.

Quarante-huit heures après la prise de Lubutu, le poste avait retrouvé un air de jeunesse. Les indigènes continuaient à sortir des forêts, par vagues successives. La bonne nouvelle de notre arrivée dans le pays se répandait jusqu'au fond de la brousse. Les premiers arrivés allaient rechercher les hésitants.

Tous regagnaient les villages pour se remettre au travail et se faisaient inscrire sur les listes de recensement.

La population souhaitait voir revenir des commerçants. Je ne leur cachai pas mon point de vue :

— Si vous désirez des étalages et des échoppes, veillez avant tout à la propreté.

Il faut croire qu'ils se mirent ferme au travail de nettoyage, car le premier commerçant ne tarda pas à arriver de Punia, avec un gros camion de marchandises. Il suivait le convoi de vivres qui nous parvenait comme prévu de Yumbi.

Ce fut aussitôt une ambiance folle, typiquement africaine. Les palabres et les éclats de rire se succédaient dans une atmosphère joyeuse. Le commerçant avait peine à maîtriser l'avidité de ses clients. Ils voulaient tout acheter et tout de suite : les chemises, les pantalons, les tissus de couleurs vives...

Les objets s'étaient en pyramides, au milieu des acheteurs et des curieux, soudain soucieux de coquetterie, après ces mois de terreur.

Avec une versalité presque enfantine, tous ces pauvres gens avaient déjà oublié les Simbas. Ils ne pensaient plus qu'à rire, à s'amuser, à palabrer, à entreprendre un invraisemblable troc de marchandises les plus insolites contre les produits les plus divers. Comme ils paraissaient soudain heureux, et confiants.

Dans l'après-midi de ce troisième jour de libération, je décidai de faire une patrouille mobile sur la route de Stanleyville et de m'avancer d'une trentaine de kilomètres. La route restait relativement bonne mais des véhicules abandonnés l'encombraient. On trouvait de tout. Des modèles récents et des vieux clous. Je récupérai un splendide camion militaire avec sa remorque. Toutes les épaves, dirigées sur Lubutu, gagnaient ensuite Punia, où le garage travaillait jour et nuit.

Si cette récupération continuait, le 10° Codo allait avoir un des plus beaux parcs automobiles de tout le Congo!

Les Katangais du 7° Codo qui avaient pris garnison à Lubutu semblaient vraiment heureux de dépendre de nous et non plus de l'A.N.C. Enfin, ils allaient être ravitaillés et soignés. Les chefs de Léopoldville abandonnaient leurs propres troupes; ce cancer rongait toutes les unités qui dépendaient directement du général Mobutu.

Quatre jours après notre installation dans le Nord-Maniéma, je regagnai Yumbi et Punia. J'avais l'intention de confier le commandement de tout le secteur de Lubutu et d'Obokoté au lieutenant Norman avec la pre-



mière Compagnie. Il devait s'établir dans cette région et surveiller tout spécialement les travaux des villageois. La police-Symétain aurait la charge des postes de Ntuffia, Tshamaka et Firikini. Mais il me fallait auparavant prendre Kowé et Iowá, sur le fleuve.

Partout où je passais, les populations travaillaient dans les champs. Villages et routes avaient retrouvé leur aspect normal. La joie du renouveau éclatait partout. Les Mines avaient également repris le travail, mais l'exploitation restait encore faible, tant que la navigation n'était pas rétablie sur le fleuve. Cela ne m'empêcha pas de déclarer aux dirigeants :

— Cela se fera. Et très rapidement.

A Yumbi, les Léopards rivalisaient d'ardeur au travail, car le Bataillon devait s'y installer très rapidement d'une manière définitive.

Les Mines m'avaient fait un cadeau particulièrement précieux : de petits postes de radio Stonner qui me permettaient de rester en liaison avec tous les miens.

De l'Etat-Major congolais, je ne recevais rien, aucun service et aucune aide. Seulement quelques vivres et un peu de carburant. L'A. N. C. continuait d'être complètement désorganisée et impuissante.

Stanleyville avait été reprise depuis un an et on ne constatait aucun progrès. La limite de la ville marquait la limite de la rébellion. Dans les faubourgs les Simbas apparaissaient, ils grouillaient dans la brousse. Chaque jour, ils attaquaient les troupes de Mobutu. Mais elles ne réagissaient pas, plongées dans un marasme voulu ou une indifférence ignoble.

Je ne pouvais m'empêcher de plaindre ces soldats sans ordres et sans chefs, quand je les comparais aux miens.

Au Maniéma, le soleil brillait, éclairant le travail et la vie. On n'y trouvait plus de rebelles et plus de chômeurs, plus d'ennui et plus de vice.

Personne ne se trouvait dans le besoin et le travail devenait un remède à tous les maux.

Au cœur de ce royaume de paix et de foi, Punia restait le havre où nous trouvions l'amitié et le repos.

Je voulais sans cesse étendre les limites de ce domaine pacifié. Je décidai vers la fin du mois d'août 1965, une opération sur la route de Kowé.

Nous avons quitté Punia vers 8 heures du matin, suivis par un peloton du 7<sup>e</sup> Codo, avec lequel nous restions en contact radio.

Nous arrivâmes rapidement à Firikini et y avons fait halte pendant une petite heure pour reprendre contacts avec le peloton B 2 de l'adjutant Kiyana. C'était alors le moins bon de tous, car il était encore un peu jeune, mais nous pensions que cette action le stimulerait.

Nous avons poursuivi la route vers Kowé, emmenant avec nous une vingtaine de civils munis de haches et de machettes, afin d'être parés à tous travaux éventuels sur l'axe routier. La piste devenait de plus en plus étroite et mauvaise. Beaucoup d'arbres abattus nous barraient la route. Et puis surtout, je trouvais la population plus réticente à notre égard. Une sourde rancune marquait trop de visages.

Vers 4 heures de l'après-midi, nous sommes pourtant parvenus à Kowé, où j'établis aussitôt des postes de garde et l'habituelle organisation défensive. Cela devenait presque une routine pour mes hommes.

Kowé me parut un poste territorial de valeur, mais la population me plaisait beaucoup moins. Je la trouvais tout de suite très fainéante et c'est sans doute le défaut que je déteste le plus.

Je demandai, par radio, à Michel de pousser vers nous le peloton du 7<sup>e</sup> Codo qui arriva le lendemain. Son adjutant se présenta aussitôt à moi et je lui donnai mes instructions :

— Avant tout, remettre les villageois au travail. Les fainéants deviennent très vite des rebelles. Je veux des villages propres et des routes libres...

— A vos ordres, mon major.

Le 7<sup>e</sup> Codo manquait peut-être de formation mais certainement pas de bonne volonté. Je savais que je pouvais confier un secteur important à des hommes de cette unité. Et puis le lieutenant Michel ne cessait de garder un œil sur lui.

Je suis alors retourné à Punia, récupérant au passage



le peloton B 2 qui fut remplacé à Firikini par un peloton de police-Symétain. Sitôt rentré à mon poste de commandement, je demandai au chef Bukamu de venir me voir :

— Je voudrais que tes hommes ouvrent la piste de Firikini à Fikiri. Il faudrait la transformer en route. Je te donnerai des prisonniers comme main-d'œuvre et tout le matériel dont tu auras besoin.

La région de Kowé avait une grande importance pour la Symétain. On y trouvait une huilerie en ordre de marche. L'huile de palme constituait la base de la nourriture des indigènes et ils seraient très contents de la remise en route de l'usine. Cette initiative contribuerait à pacifier la région. Sur la nouvelle route qu'allaient créer les hommes du chef Bukamu, se trouvaient des palmiers. En masse. Non seulement, ils étaient utiles, mais je les trouvais beaux. Je voulais que tout le pays soit mis en valeur, mais aussi agréable à l'œil.

Mais il ne fallait pas me contenter de faire vivre la population en économie fermée. J'avais d'autres ambitions pour le Maniéma. Notre région devait, à nouveau, exporter ses produits. Pour cela, j'avais besoin d'un port.

Il me fallait conquérir Lowa.

J'avais fait préparer depuis un certain temps un bac pouvant transporter facilement des jeeps armées de mitrailleuses. La vedette rapide se trouvait également parée, avec sa section de « Léopards-marins ». Je demandai par ailleurs à l'adjutant Pierre de partir par la route avec ses troupes; il passerait avec le bac dès son arrivée.

Nous sommes partis le 26 août et, le jour même, nous arrivions à Angoka. J'occupai la rive avec la section de la vedette rapide. De la berge elle devait protéger le passage de la colonne à bord du bac. Deux sections de police-Symétain assuraient également la protection du bac.

Dès le lendemain, nous prenions Lowa sans encombre, pour le plus grand bénéfice de la Symétain qui allait enfin pouvoir exporter ses minerais.

La résistance rebelle avait été très légère mais nous avions quand même effectué à pied une grande partie de la route. Ce fut une marche abominable car la piste

se trouvait inondée et il fallait parfois progresser dans plus d'un mètre d'eau boueuse.

A Lowa, où nous étions arrivés dès le début de l'après-midi, nous avions récupéré un matériel portuaire important et même des grues.

Nos patrouilles firent rapidement des incursions dans la brousse et ne tardèrent pas à ramener des travailleurs pour le port. Il ne manquait donc rien. Ni matériel ni personnel. Au travail!

Je pris contact par radio avec Michel :

— Tu m'envoies le peloton C 1 de l'adjutant Kawelé. C'était lui qui devait occuper Lowa et donner le feu vert à la C. F. L.<sup>1</sup> de Kindu dès que tout serait paré pour recevoir le premier bateau. Nous ferions d'abord un essai sans chargement.

Ce bateau s'appelait le *Bruges* et cela m'amusait de découvrir cette évocation de ma ville natale, en plein cœur de l'Afrique équatoriale.

La Symétain m'envoya ses félicitations. Cette Compagnie minière ne pouvait guère faire moins après un tel service que lui rendait notre 10° Codo. Elle allait pouvoir enfin réaliser quelques bénéfices. Cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Quant à nous, nous étions fiers d'avoir conquis sans mal la cité la plus importante pour l'économie de la province.

En franchissant le fleuve, nous avons encore récupéré quelques véhicules abandonnés.

La vedette rapide naviguait maintenant sur le fleuve Lualaba (futur Congo) et non plus sur la rivière Lowa. Une fois encore, nous étendions les mailles de notre toile d'araignée.

L'adjutant Kawelé arriva à Lowa avec son peloton, dès le lendemain de la prise de la ville. Il devait assurer la responsabilité du port et de la brousse. Sa grande expérience du Maniéma allait m'être précieuse et il ne devait pas tarder à mettre en valeur toute la région qui avait beaucoup souffert de la rébellion.

A nouveau, j'appelai Michel à la radio :

1. C. F. L. Compagnie des chemins de fer des lacs qui s'occupait des transports par rail et par eau.



— Tu préviens la Symétain que j'ai récupéré ses huilleries de Lowa et de Mayunga. Qu'ils les fassent occuper et garder par leurs policiers. Je vais également dégager l'huilerie Huillowa.

Elle se trouvait située dans une île, à 10 kilomètres en amont du confluent de la rivière et du fleuve. Je trouvais l'usine absolument désertée; elle paraissait en assez bon état. Après vérification des machines, elle pourrait repar-tir. La flottille me parut également complète mais réclamaît quelques nouveaux moteurs.

Le lendemain, je me dirigeai vers l'huilerie de Mayunga, située à une quarantaine de kilomètres à l'ouest du fleuve. La route était ignoble mais nous ne rencontrions aucune résistance.

Quand nous sommes arrivés devant l'huilerie, je remarquai :

— Elle semble en état de marche.

— Pas tout à fait : il manque toutes les courroies des moteurs.

Les rebelles les avaient emportées pour s'en faire des ceinturons!

Au retour à Lowa, je trouvais déjà les policiers de la Symétain, commandés par le capitaine S.

Ainsi toute la région se trouvait nettoyée. Les populations continuaient de quitter les forêts pour reprendre une vie régulière. Le bateau *Bruges* n'allait pas tarder à arriver à Lowa. La vie reprenait.

Au soir de l'opération vers Mayunga, un de mes hommes m'appela :

— Mon major, venez vite!

Un soldat venait d'être coincé entre un talus et un camion. Grièvement blessé à la jambe, il perdait son sang en abondance. Je n'avais pas de chirurgien sous la main. Mais je ne pouvais pas hésiter :

— Je vais te soigner.

Toute une jambe à recoudre, c'est un travail épouvantable! D'autant qu'à chaque point de suture, il poussait des cris horribles. Mais je ne devais pas l'écouter et continuer à coudre... J'avais entamé une course de vitesse contre l'infection.

Le soldat fut sauvé. Après cette intervention, je songeais qu'en Europe j'aurais pu être poursuivi pour exercice illégal de la médecine... Mais en Afrique, les seuls

diplômes exigés, au fond de la brousse, sont la conscience, le courage et le savoir-faire.

Je n'avais pas à me soucier des lois. La loi de Dieu que chacun porte en son âme est la seule valable dans ce pays.

Le 1<sup>er</sup> septembre, je retournai vers ma « capitale » de Punia, en confiant toute la région que je venais de libérer à l'adjutant Kawelé et à son peloton.

Sur la route du retour, je m'arrêtai dans beaucoup de villages. Partout, les indigènes m'entouraient, heureux et confiants.

Comme j'aurais voulu avoir davantage de troupes pour eux les protéger et les aider!

Je les encourageais de mon mieux à poursuivre leurs travaux agricoles : creuser, fouiller, bêcher, semer, planter et récolter, tels étaient leur vie quotidienne, leur seul horizon. Mais ils ne pouvaient rien faire sans la paix.

J'avais décidé de transporter notre base de Punia à Yumbi. Nos cantonnements devaient être à nouveau utilisés comme écoles après notre départ. Car la mission catholique avait repris son enseignement. Je m'en étais expliqué avec les pères :

— Ce que nous faisons dans ce pays est complémentaire. Que serait la vie matérielle sans le souffle spirituel? Ce n'est qu'en réunissant les deux que nous pourrions apporter la paix aux indigènes de bonne volonté.

Ils savaient que c'était là mon intime désir. Je croyais être parvenu à réaliser partout autour de moi cette paix profonde et réelle.

Je n'étais pas depuis un mois et demi au Maniéma, et déjà j'y avais trouvé la source du vrai bonheur.

Ces préoccupations élevées ne m'empêchaient pas de me réjouir de tous les détails de la vie quotidienne. J'étais particulièrement fier de mes mécaniciens. Le garage de Punia produisait un nombre incroyable de véhicules remis à l'état neuf.

Tous les services du Bataillon Léopard allaient profiter de cette motorisation. Un convoi impressionnant sortait des ateliers.

Sur tous les chemins de la province, jeeps et camions, tous frais repeints, brillaient de mille feux verts dans



solide. Très rapidement il sera nommé lieutenant et commandera la troisième Compagnie du Bataillon.

Tout différent était Victor qui exerçait dans le civil la profession d'hôtelier à Walikalé. Les événements en firent un soldat d'occasion, sans le transformer pour autant en foudre de guerre. Il s'occupa surtout du S. 4, c'est-à-dire de tous les problèmes du matériel et de l'intendance.

Pépé, ancien garagiste à Bukavu, devint un peu notre mascotte. Ce volontaire n'avait pas moins de soixante-cinq ans et faisait la joie des photographes avec son visage bruni et raviné sous la casquette camouflé. Il s'occupait de notre service auto, toujours en pleine expansion.

L'adjutant Henry passa d'un élevage de porcs à la comptabilité du Bataillon. Il s'acquitta toujours avec beaucoup d'enthousiasme des tâches les plus diverses.

Louis O. me parut un bien curieux personnage. Ancien volontaire sur le front de l'Est pendant la guerre, ce Flamand était ensuite devenu... missionnaire au Congo. Il jeta son froc à la brousse pour reprendre les armes. Il fut un moment notre responsable S. 2, chargé du renseignement. Mais c'était surtout un instable dont l'affectation à la deuxième Compagnie ne fut finalement bénéfique pour personne.

Le dernier volontaire du « Codoki » était Louis D. dont le frère Jean avait été tué lors des opérations dans la région de Fizi.

Notre Bataillon attirait les Européens autant que les Katangais. Mais le meilleur y côtoyait le moins bon.

Alex était sans aucun doute de la première catégorie. Ancien agent des chemins de fer du Katanga à Elisabethville, il nous avait rejoints volontairement. Homme solide, courageux, discipliné, j'avais toute confiance en lui et l'affectai à la troisième Compagnie, celle du lieutenant Raymond.

Médiocres, si ce n'est lamentables, me parurent par contre deux garçons qui furent mutés chez nous du 6<sup>e</sup> B. C. E., pour motif disciplinaire. Je ne pouvais guère utiliser ces deux mercenaires prénommés l'un et l'autre Roger. J'envoyai l'un dans un peloton et de l'autre, je fis tout juste un barman... Je n'étais pas fâché d'obliger ainsi notre brave Gus à laisser de temps à autre la place à un collègue pour s'occuper des bouteilles...

Avec ce renfort d'une dizaine d'Européens, dont le lieutenant Raymond se montra sans contester le meilleur, nous pouvions songer à la dernière offensive.

Pour attaquer Kirundu, le lieutenant Norman devait partir de Lowa avec le bac, la vedette et les deux embarcations hors-bord, afin d'attaquer par le fleuve.

Moi-même, avec le peloton B 1 de l'adjutant Mulula, j'attaquai par la route, où nous aurions sans doute des ponts à reconstruire. Je demandai aux guerriers bakumus de progresser par la brousse, de nettoyer les pistes arabes et de récupérer si possible Tino, le fils mulâtre d'un planteur portugais qui avait été enlevé par les Simbas. Ils arrivèrent bien au bout d'une trentaine de kilomètres jusqu'à une mission protestante, mais ratèrent Tino de très peu. Armés d'arcs et de flèches, les guerriers continuèrent la piste et finirent par retrouver le captif.

Tout marche comme prévu. Norman progresse par le fleuve et les Bakumus par la forêt. Sur la route, nous sommes par contre arrêtés très vite par l'obligation de construire deux gros ponts, au kilomètre 18.

Je me rends compte des dégâts. Ce n'est pas si terrible et j'ordonne aussitôt aux travailleurs :

— Faites vite. Il n'y a pas trop de mal, les poutres bienent encore.

Nous passons. Nos patrouilles d'avant-garde mettant en fuite les rebelles. Nous les suivons à la trace. Une fois encore, mes Léopards leur donnent la chasse.

Au kilomètre 35, la mission protestante a terriblement souffert : portes, fenêtres, meubles, tout est démoli. Et quelle épouvantable saleté...

Tandis que mes hommes nettoient un peu ce qui reste de la mission, j'écoute le rapport de mes patrouilles :

— Il y a une fosse d'éléphant sur la route de Kirundu, à 2 kilomètres de la mission.

— Les travailleurs civils la boucheront. En attendant, nous dormons ici.

Encore une nuit loin de notre poste. Encore un lever très matinal. Nous passons la fosse rebouchée. Puis, après 25 kilomètres, nous trouvons un autre pont démoli par les rebelles.



— Christian, tu te mets au travail. Il est vraiment devenu spécialiste de la reconstruction des ponts. Il ne se déplace jamais sans une remorque avec un impressionnant outillage de pontonnier et d'ingénieur.

— Tu auras fini ce soir?

— Quand même pas...

— Alors, nous logerons ici.

Déjà les patrouilles éclairent les environs de notre bivouac. Une nouvelle nuit en pleine brousse n'est pas pour nous faire peur.

A l'aube, nous passons le pont de Christian. En route pour Kirundu. Mais à 3 kilomètres de la bourgade, nous trouvons une nouvelle fosse d'éléphant. On bouche, on passe, on repart.

Voici Kirundu.

Mais nous ne sommes pas seuls : Norman, arrivé par le fleuve, nous a précédés.

J'ai plaisir à le revoir. J'aime son accueil :

— Cela n'a pas été trop dur? Je suppose que vous avez encore construit des ponts?

J'enchaîne aussitôt sur le problème qui me préoccupe le plus dans toutes ces opérations :

— Comment réagissent les populations?

— Plutôt mal. Ce sont des arabisés. Ils ont une de ces réputations de paresseux...

— Eh bien, il n'y a qu'à les mettre au travail.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mes soldats devaient avoir « un truc » qui n'appartenait qu'à eux pour faire travailler les gens.

Je désignai comme responsable de ce secteur l'adjudant Pambis, commandant du peloton A 1, auquel j'avais affecté ce sinistre Roger, muté d'office chez nous par Bob Denard.

— Voici mes ordres...

Une fois encore, je désignai les objectifs à atteindre. C'étaient bien davantage des objectifs de paix que des objectifs de guerre.

Désormais, nous tenions solidement tout le Maniéma. Les Léopards se trouvaient chez eux dans toute cette province qu'ils venaient, en deux mois, de conquérir et qu'ils allaient désormais pacifier.

## UNE SITUATION TENDUE

*Tout le Maniéma passe de la guerre à la paix. Les intrigues de Kasavubu et les malheurs de Tschombé.*

*Mobutu au lendemain du « putsch ».*

*Le Maniéma, Etat dans l'Etat.*

*Ordre d'ouvrir la route de Kisangani, ex-Stanleyville.*

*L'accueil délirant de la Province-Orientale.*

*Situation tendue entre Katangais et Congolais.*

*L'A. N. C. multiplie les mesures de vexation.*

*Les griefs du colonel Tshipola et du major Mwambu.*

*Responsabilité de l'Assistance Technique belge.*

*On a hâte de se débarrasser de nous.*

*Au Maniéma, les Léopards se mettent sur la défensive.*

Ainsi le 15 septembre 1965, deux mois jour pour jour, après la prise de Punia, tous les postes importants du Maniéma avaient été libérés par les Léopards.

Notre travail ne faisait que commencer. Le pays, ruiné par la rébellion, devait revivre. Il fallait faire vite, moderne et durable.

Avant tout, l'agriculture me préoccupait. Trois millions de Bakumus vivaient dans ce pays, grand comme la France. Il fallait, à tout prix, éloigner d'eux le spectre de la faim. J'étais résolu à faire appel au monde entier. Et je n'ai pas hésité à frapper aux portes des ambassades étrangères.

Des chèvres et des moutons me parvenaient par avion. J'avais obtenu des semences de riz du Brésil et mille coqs des Etats-Unis.



Les indigènes me demandaient :

- Que doit-on faire des vieux coqs ?
- A la marmite!

Ce fut la « moambé » générale dans toute la brousse et comme les Français du roi Henri IV, les Bakumua du major Schramme purent mettre la poule au pot... Quant aux jeunes coqs américains, ils rivalisaient d'ardeur et jamais les poules du Maniéma n'avaient pondu tant d'œufs.

Pour recevoir tout mon matériel agricole, j'avais aménagé six terrains d'aviation. Quatre de 960 mètres de long à Obokoté, Lubutu, Nufia et Kirundu; ainsi que trois de 1 600 mètres à Solia, Punia et Yumbi dont la piste, la seule existant dans le pays avant notre arrivée, avait été considérablement améliorée.

Quant aux routes elles ressemblaient presque à celle d'Europe, avec des accotements et des caniveaux.

A Lubutu et à Bitulé, j'avais constitué des équipes de sciieurs pour les planches et les madriers destinés aux ponts. Un service de cantonniers avait même été installé : cinq cantonniers pour 10 kilomètres de route, et deux équipes volantes, une pour le Nord et l'autre pour le Sud. Les communications sur Stanleyville, Kindu et Bukavu, étaient devenues non seulement sûres, mais rapides.

J'avais mis à la disposition des chefferies quelques camionnettes de récupération. Ainsi, ils pouvaient surveiller les populations des villages et des champs.

Chaque homme du Maniéma disposait de deux hectares de champs personnels, qu'il soit cultivateur, chasseur, pêcheur ou artisan. Je voulais que chacun mette en valeur son terrain.

Personne n'avait le temps de s'ennuyer sur le territoire dont j'étais le gouverneur à la fois civil et militaire.

Il ne doit pas y avoir de repos pour un peuple libre. J'avais rendu le Maniéma à la liberté. Mon action de guerre n'aurait pas eu de sens si je n'avais, aussitôt après, mis ses habitants au travail.

Il était vraiment dommage que l'exemple du Maniéma ne fût pas contagieux. Au Congo, tout allait de mal en pis. Tandis que les opérations militaires, chez moi, arri-

vaient à leur terme, les opérations politiques se déchaînaient à Léopoldville et dans tout le reste du pays.

Depuis septembre 1965, le différend n'avait fait que s'aggraver entre le Premier ministre Tschombé et le président Kasavubu. Ce dernier, leader des Bakongos et très hostile aux Katangais, restait persuadé que Tschombé voulait prendre sa place à la présidence de la République. Il essaya de le faire démissionner de son poste de Premier ministre et procéda à un remaniement du cabinet sans l'en avertir.

C'est par les journaux que Tschombé apprend que Godefroid Munongo, son fidèle second depuis l'aventure katangaise, est remplacé comme ministre de l'intérieur par un certain Victor Nendaka, ancien chef de la forêt de Lumumba, ce qui ne l'avait pas empêché d'être un des artisans de la chute et même sans doute de la mort du « beau Patrice ». Nendaka, le plus communiste des dirigeants du Congo avec Justin Bomboko, s'empresse de déclarer la guerre à son propre Premier ministre, puis qu'il quitte le Congo de Tschombé pour fonder un parti opposé, le Front Démocratique du Congo...

Le parlement doit se réunir en session le 13 octobre 1965. Kasavubu exige à nouveau la démission de Tschombé. Comme celui-ci refuse, il va le démissionner d'office au cours de la séance inaugurale.

Un autre Katangais, Evariste Kimba, sera choisi comme nouveau Premier ministre. Mais il n'est qu'un jouet entre les mains de Nendaka et de Kasavubu.

La confusion est à son comble. Un certain Kibwé sera nommé ministre sans même être consulté!

Quant à Tschombé, il commence une contre-offensive au parlement et fait voter, le 5 novembre, une motion condamnant Kasavubu.

Pour imposer leurs vues, Kasavubu, Kimba et surtout le nouveau ministre des Affaires étrangères, Kamitatu, décident de faire une « ouverture à gauche ». Ils s'appuient sur le leader progressiste ghanéen Nkrumah et participent à la conférence d'Accra. Le Congo se réconcilie avec l'Afrique progressiste. Bien entendu, on promet une fois encore de renvoyer tous les « mercenaires étrangers ».

Le général Mobutu estime insensé cet engagement. Il



sait bien que l'A. N. C. ne peut tenir que par ses cadres européens.

L'assemblée est convoquée le 14 novembre, à l'improviste. Bien que beaucoup de « Tschombistes » soient en week-end, la confiance est refusée au gouvernement Kimba. Kasavubu s'obstine et décide de représenter à nouveau son « poulain ».

La radio officielle de Léopoldville se déchaine contre Tschombé, et le journal gouvernemental *le Progrès* reprend contre l'ancien Premier ministre les pires calomnies.

La confusion est à son comble. La révolte gronde. Les provinces menacent de suivre Tschombé dans une nouvelle vague de sécession, comme en 1960.

Et alors, le 25 novembre, c'est le putsch militaire du général Mobutu qui destitue Kasavubu et se proclame lui-même « président de la République », désignant son ami, le général Mulamba comme Premier ministre.

Désormais, ceux qui étaient mes chefs militaires devenaient aussi mes chefs politiques. On imagine facilement que je regrettais le président Tschombé. Je comprenais assez mal l'orientation politique du nouveau chef de l'Etat congolais qui frappait tantôt sur sa droite et tantôt sur sa gauche. Il avait pris le pouvoir pour éviter que le Congo ne glisse vers le progressisme et en même temps il nommait sénateur Antoine Gizenga, héritier spirituel de Lumumba dont les communistes avaient fait un martyr.

Le général Désiré Mobutu n'avait passé que huit ans dans la Force publique, dont cinq ans en qualité de secrétaire d'intendance. Cet ancien sergent était plus un civil qu'un militaire. Journaliste à *l'Avenir*, étudiant à Bruxelles, juste avant l'Indépendance, il devait toute sa carrière politique à Lumumba dont il fut le chef du bureau de presse lors de la Table Ronde de Bruxelles en 1960. Il devint l'adjoint du « beau Patrice » quand celui-ci gouvernait le Congo, au lendemain de l'indépendance, et en tant qu'ancien sous-officier, fut nommé du premier coup colonel et chef d'Etat-Major.

Cela ne l'avait pas empêché de participer activement à la mise à l'écart, puis sans doute à la mise à mort de

Lumumba, frappé sauvagement par les soldats balubas de l'A. N. C., dans l'avion qui l'amenait à Elizabethville.

Sur le plan militaire, le colonel Mobutu, devenu général, avait bien compris la nécessité d'une force mobile et bien encadrée. Ce fut lui qui créa les paras-commandos congolais, sur le modèle belge mais avec des instructeurs français.

Il était assez bien secondé par son ami Mulamba qui lui avait succédé comme chef d'état-major. Pendant deux mois, ils avaient préparé leur intervention en liaison avec le haut-commandement militaire et avec l'appui de quelques officiers belges et de certains conseillers américains.

Une fois encore, je m'interrogeai sur l'orientation politique de ce putsch. Mobutu avait déclaré : « Nous sommes au cœur de l'Afrique et occupons de ce fait une position clé devant des voisins redoutables. Un Congo tout entier vendu à l'impérialisme est tout aussi inconcevable qu'un Congo satellisé par la Chine. » Cela ne voulait pas dire grand-chose, en dehors d'une position de principe très « nègre-blanc ». Mobutu ne me rassurait pas. Mais j'étais soldat et je devais obéir.

Je ne pense pas que le gouverneur du Maniéma fût encore bien vu à Léopoldville (que je continuerai dans ce récit à appeler de ce nom et non pas Kinshasa pour ne pas compliquer une histoire qui est déjà un bel imbroglio).

On se souvenait dans la capitale que j'avais participé avec le Bataillon Léopard à la sécession katangaise et on savait que la plupart de mes Katangais servaient maintenant dans le 10<sup>e</sup> Codo.

Et puis on nous jalousait, car nous avions la réputation de trop bien travailler. Certains craignaient que mes hommes ne donnent un exemple contagieux et ne secouent une hiérarchie militaire et une administration civile endormies dans leur routine.

Il y avait des raisons encore plus profondes à cette mise à l'écart. Je n'avais jamais toléré l'intrusion des activités politiques sur le territoire que je gouvernais. Ni les jeunesses ni le nouveau Mouvement Populaire Révo-



lutionnaire de Mobutu n'avaient droit de cité chez moi. J'estimais que la pacification était à ce prix. Je constituais, pourquoi le nier, un petit Etat dans l'Etat. Tous mes chefs de peloton étaient également administrateurs. De mon P. C. de la base de Yumbi, je régnais sur toute la région, sans admettre de partager avec quiconque le pouvoir que je tenais de mon courage et de mon travail.

J'avais toujours préféré être le premier au Maniéma que le second ailleurs. C'est pourquoi je n'avais pas cherché à obtenir le commandement de la 5<sup>e</sup> Brigade mécanisée après le retour du colonel Lamouline en Belgique. Je laissais Bob Denard, revenu du Yemen, dans les coulisses de l'Etat-Major. Il s'était présenté chez Mobutu avec le grade de commandant et trois semaines plus tard se trouvait déjà lieutenant-colonel...

Pour commander la 5<sup>e</sup> Brigade, il m'aurait fallu abandonner le territoire que j'administrerais et surtout que je commandais. Cela, je ne le voulais à aucun prix.

Si bien qu'à l'écart du tumulte congolais, j'avais un peu l'impression de végéter. Mais je ne songeais pas à m'en plaindre.

Je me croyais définitivement oublié par le commandement de l'Armée Nationale Congolaise quand on me demanda, dans le courant du mois de mai 1966, d'ouvrir l'axe routier de Lubutu à Stanleyville (rebaptisé Kisangani, mais que je continuerai à appeler par son ancien nom pour les raisons exposées plus haut).

Les soldats de l'A. N. C. n'étaient même pas capables de mener à bien cette simple opération. Le général Boboso, nouveau chef d'Etat-Major, qui m'avait transmis cet ordre ne semblait pas se rendre compte combien il était au fond injurieux pour ses propres troupes...

Ce fut à la fin de ce mois de mai que j'ouvris la route comme on me le demandait. Je ne rencontrai aucune résistance rebelle. Seuls quelques barrages constitués par de gros arbres en travers de la route retardèrent notre progression. En moins de quatre jours, nos ouvriers avaient tout nettoyé et nos soldats étaient passés sans encombre.

L'accueil de l'ex-Stanleyville fut délirant. Tous les



Les deux adversaires implacables : le pacificateur et le terroriste. Calme et pensif, le colonel Schramme songe à un Congo où Noirs et Blancs vivraient en paix pour toujours. (Photo de l'auteur.) Mais Gaston Soumialot, hurlant et gesticulant, appelle ses partisans au pillage, au viol et au massacre. (Photos : Paul Ribeaud).







Pendant toutes les années de service et de combat du Bataillon Léopard, les Katangais resteront toujours fidèles à leurs camarades blancs. *Ci-dessus*: La dernière prière devant les corps des otages de Stanleyville. (Photo : Paul Ribeaud.) *Ci-contre* : La première veille lors de la longue marche vers Bukavu. (Photo : Michel Honorin.)



*Ci-contre, à droite* : Deux méthodes de commandement : les chefs politiques rebelles se veulent sorciers et imposent la superstition de la « dawa ». (Photo : Paul Ribeaud.) Le colonel Schramme vit simplement au milieu de ses soldats, dans une ambiance de discipline qui n'exclut pas la vraie camaraderie. (Photo de l'auteur.)



L'aventure du Bataillon Léopard trouve sa fin provisoire dans la zone de Bukavu où un millier d'hommes résisteront aux assauts des forces quinze fois supérieures de l'A.N.C.

*En haut, à gauche :*

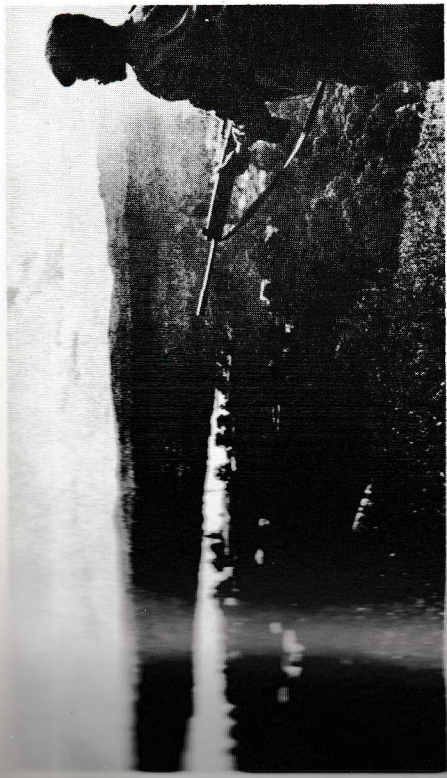
La colonne des jeeps de reconnaissance du lieutenant Leleup avait toujours été en tête. (Photo : Paul Ribeaud.)

*En haut, à droite :*

Sur les collines qui dominent le lac Kivu, un homme veille, un chef : le colonel Monga. (Photo de l'auteur.)

*Ci-contre :*

Les soldats du vieux Commando Kansimba se préparent à la dernière bataille. Certains sont encore des enfants... (Photo : Paul Ribeaud.)







Le colonel mercenaire d'origine française Bob Denard incarne le dernier espoir des assiégés de Bukavu. Handicapé par une blessure à la tête qui fait de lui un infirme s'appuyant sur une canne, il va symboliser l'échec de l'indépendance katangaise. (Photo : Paul Ribeaud.)



Tandis que les Léopards s'efforcent, vainement faute de munitions, de desserrer le cordon autour de Bukavu, les forces qui doivent les soutenir dans le sud du Katanga commencent à se désorganiser. (En haut, photo de l'auteur et, en bas, photo : Paul Ribeaud.)



habitants, les Noirs comme les Blancs, étaient descendus dans les rues pour nous acclamer. Je mesurai à ce moment l'exacte popularité de nos Léopards.

Nous avions eu du mal à défilier, car la foule voulait nous porter en triomphe. Vraiment, le 10° Codo devenait l'enfant chéri de la grande cité de la Province-Orientale.

Je retrouvais la ville que j'avais fuie six ans auparavant, après avoir failli trouver une mort atroce, noyé par les mutins du camp Kétélé. Comme tout cela me semblait loin! Je n'étais plus un planteur descendu au marché, mais un major défilant à la tête de ses troupes.

Mes Léopards avaient conquis le cœur de tous. Il faut bien avouer que des motifs strictement commerciaux se mêlaient à cet enthousiasme. En ouvrant la route de Lubutu à Stanleyville, nous permettions la reprise des relations commerciales avec le Kivu et le Katanga.

Les transporteurs qui arrivaient, dans notre sillage, de Kindu et de Punia ne tarissaient pas d'éloges sur le 10° Codo. Tous répétaient :

— Le Maniéma est devenu, grâce aux Léopards, la plus belle province du Congo.

On imagine que tant d'admiration ne pouvait qu'accroître la jalousie des soldats de l'A.N.C. contre les Katangais.

A vrai dire, le conflit n'avait jamais cessé entre Congolais et Katangais. Il allait seulement prendre un tour dramatique, presque aussi dramatique dans les années 1966-1967 que dans les années 1960-1962. Mais, du fait de l'intégration des forces katangaises dans l'Armée Nationale Congolaise, la sécession devait revêtir la forme d'une mutinerie.

Dès le début de l'année 1966, les autorités de Léopoldville avaient remplacé les policiers opérationnels katangais par des policiers originaires du Sud-Kasaï, qui se contentaient d'ailleurs d'occuper le terrain conquis par les Katangais.

Mais ce n'était qu'un début.

Le fer de lance des Katangais restait le régiment Baka, commandé par le colonel Tshipola. C'était un ancien de la sécession qui avait participé à tous les combats contre l'ONU et l'A.N.C., avant de se réfugier, comme nous, en Angola. Comme nous aussi, il avait regagné le Congo



Dernière image du colonel Jean Schramme pendant le siège de Bukavu. Entre deux tentes, effaçues sur les collines du lac Kivu, celui qui reste « un Blanc au cœur africain ».



pendant l'été 1964, lors de la nomination de Moïse Tschombé comme Premier ministre.

Tshipola ne cachait guère ses sentiments autonomistes et il était encouragé par son chef d'Etat-Major, le major Mwambu.

Le régiment Baka comprenait quatre Commandos. Chacun était commandé par un officier kantangais, assisté d'un conseiller prélevé chez les « mercenaires », car les officiers de l'Assistance Technique Belge étaient de plus en plus retirés de la zone de combat. Ainsi les quatre Commandos katangais avaient pour chefs réels (sous le titre de « commandants opérationnels ») : le major Wauthier, un Belge pour le 11° Codo; le lieutenant Gouault, un Français, pour le 12° Codo; le capitaine Bruny, un autre Français, pour le 13° Codo; le commandant Wilhem, un Allemand, pour le 14° Codo.

Il y avait également dans la région de Paulis quelques éléments du 8° Codo. Chacun de ces Commandos comprenait environ vingt à trente Européens.

Le Régiment Baka n'était pas le seul régiment stationné en Province-Orientale. Deux autres unités y tenaient également garnison et le jeu qui va s'y mener sera un jeu à *trois partenaires*, avec des alliances et des brouilles successives...

L'unité la plus sérieuse est la 6° Brigade de Commandos Etrangers. Son commandant est le lieutenant-colonel Denard qui actionne le 1<sup>er</sup> Choc, commandé par le major Noddyn, un Belge, dont le poste de Commandement est à Buta; le 2° Choc, commandé par le major de Velasco, un Espagnol, qui combat les rebelles dans la zone frontrière de la République Centrafricaine.

Le troisième pion de l'échiquier se nomme 5° Groupement de l'Armée Nationale Congolaise. Basé à Stanleyville, un bataillon d'infanterie stationne sur la rive gauche et un autre sur la rive droite du fleuve. Ils sont encadrés l'un et l'autre par des officiers de l'Assistance Technique Belge.

Ce 3° Groupement de l'A. N. C. était commandé par le général Mulamba qui s'efforçait d'arrondir les angles entre Congolais et Katangais. Quand il fut nommé Premier ministre à la fin de l'année 1965, le colonel Tsha-

mbé le remplaça et la situation se tendit brutalement. Le nouveau colonel, qui était détesté par tout le monde, n'avait pas tardé à prendre un certain nombre de mesures disciplinaires contre les Katangais. Une compagnie de la Police Militaire dut être envoyée de Léopoldville pour le soutenir dans son action répressive.

La situation se tendait de plus en plus et des incidents avaient éclaté pour une question de paye. Des tribus du 12° Codo s'étaient mutinés et avaient quelque peu malmené le colonel Tshatshi au camp Kétélé.

Fait plus grave, un troisième bataillon d'infanterie venait renforcer le 3° Groupement de l'A. N. C. C'est le major Minne, un ancien para belge, qui le commande avec une vingtaine de cadres de l'A. T. B. Il s'installe au camp Otraco et contrôle la ville qui, jusque-là, dépendait des Katangais. Le couvre-feu est installé, les patrouilles de la police militaire congolaise sillonnent sans arrêt la ville. Les hommes des Commandos katangais grondent. On sent qu'un affrontement est proche.

C'est dans cette atmosphère empoisonnée que j'arrivai à Kisangani, ex-Stanleyville.

Je rencontrai le colonel Tshipola et le major Mwambu à l'hôtel Stanley.

— Il n'y a qu'une bonne nouvelle : cette ouverture de route que vous venez de mener à bien. Autrement, tout va de plus en plus mal, me dit le chef du régiment Baka.

Ces soldats katangais qui avaient libéré tout le nord du Congo et rejeté les rebelles au-delà de la frontière soudanaise étaient traités comme des parias.

— Je regrette le temps de la 5° Brigade et du colonel Lamouline, soupira le major Mwambu. Si nous n'avions pas beaucoup de véhicules, nous ne manquions quand même jamais de munitions comme maintenant.

Le colonel Tshipola renchérit sur tous ces griefs : — La dernière trouvaillie de l'A. N. C. est de vouloir récupérer nos officiers pour leur faire suivre des cours de perfectionnement. Avec examens à la clef! Je me demande bien qui pourra les faire passer. Certainement pas ces fuyards de l'A. N. C. qui ont toujours détalé, qu'ils se battent contre nous ou avec nous...



— Tout cela, c'est encore une manœuvre pour disperser les cadres de nos Codos et nous imposer d'autres chefs...

Tout était bon à l'A. N. C. pour brimer les Katangais. Les soldes n'étaient même plus régulièrement payées.

Je devais rencontrer également à Stanleyville un officier belge de l'Assistance Technique, le major Saint, officier opérationnel du fameux 5<sup>e</sup> Groupement de l'A. N. C.

— Ce qui se passe ici est une honte et cela va mal finir. Vous verrez sans doute le colonel Tshatshi et vous jugerez par vous-même. Vous savez que le pauvre colonel Lamouline a été « viré » et expédié en Belgique. Devinez qui le remplace : Bob Denard!

— Et les Katangais du régiment Baka?

— On « épure » les cadres, Blancs comme Noirs. Alors, les Commandos sont en pleine désorganisation et la discipline se relâche terriblement. Vous savez que sans discipline une troupe n'est plus qu'une horde. Je crains des mutineries individuelles. Peut-être même quelque chose de plus grave.

Le major Saint resta un instant silencieux. Puis il me confia :

— Je crois que tous les Katangais souhaiteraient vous voir prendre le commandement de leurs Commandos. Vous seul pouvez ramener l'ordre et le calme.

— C'est impossible; vous savez bien qu'à l'Etat-Major de l'A. N. C. on me juge comme un pro-Katangais enragé. Me nommer à leur tête leur semblerait encourager la rébellion.

— Ce serait le contraire. De toute façon cette rébellion aura lieu tôt ou tard. Et dans la pagaille.

Je savais que je n'étais pas très aimé par les officiers de l'A. N. C., ce qui était peut-être normal après nos combats d'autrefois dans le Nord-Katanga, ni par ceux de l'A. T. B. ce qui était plus paradoxal. Mais je me rappelais le fossé qui existait naguère entre officiers métropolitains et officiers coloniaux.

Je peux le dire à présent : beaucoup d'officiers de l'Assistance Technique Belge sont responsables des désordres et même des drames du Congo.

Tout était possible, même après l'indépendance. Seulement, il aurait fallu des officiers connaissant bien l'indigène de la brousse et non pas des hommes qui jugent les Congolais d'après les seuls « évolués » des cités. En Afrique, c'est la brousse qui compte, non la ville.

La plupart des officiers de l'A. T. B. n'étaient que des bourgeois paperassiers. Ils ne prenaient aucune initiative et se contentaient de compter les jours qui les séparaient des permissions. Rien, hormis la solde, ne les attachait à ce pays. Ils n'avaient, pour la plupart, que de la générosité et, pour beaucoup, pas de courage. On l'a bien vu lors des combats.

Que de morts inutiles!

Médiocres dans la guerre, ils devenaient nuls dans la paix. Stanleyville avait été repris en novembre 1964. Près de deux ans après, rien n'était fait. Les habitants demeuraient abandonnés à la paresse et à la flemme, les soldats à l'indiscipline et les officiers à la jalouseté. Je n'avais jamais rencontré tant de mythomanes, de bavards et de méchantes langues. Ces officiers de salon se conduisaient comme de petits salariés sans envergure. Ils n'étaient forts que pour critiquer les officiers de brousse.

Incapables d'instruire des troupes et de les mener au feu, ils étaient encore plus incapables de prendre en main les populations. Ils étaient prêts à tous les abandons et les indigènes n'étaient pas dupes de leurs airs de fiers-à-bras et de leurs badines d'ivoire.

Ce sont eux les responsables du désespoir. Mais j'en connais quelques-uns — pas nombreux —, qui avaient accepté des responsabilités et qui firent leur devoir, en leur âme et conscience. Ils ne furent, hélas! pas assez pour sauver l'honneur de leurs tristes camarades.

Les officiers katangais se rendaient fort bien compte de la nullité et de la suffisance de beaucoup d'officiers de l'A. T. B. Ils souffraient encore en silence. On les avait fait venir de leur lointain Katanga pour arracher le Nord du pays à la rébellion. Maintenant, on les abandonnait, on les méprisait, on les décimait.

Ces officiers katangais s'attachaient avec une fidélité émouvante aux hommes qui ne les avaient jamais trom-